

antichambre. Il avisa une porte devant lui, l'ouvrit sans plus de cérémonie et entra tout droit chez l'intendant.

M. Varin, qui était arrivé la veille de l'armée du lac Champlain, était encombré d'une foule de papiers qu'il s'occupait à classer, lorsque l'entrée inopinée du chasseur lui fit lever son nez chargé de lunettes d'or.

Il resta un instant stupéfait, toisa David d'un regard sévère et étendit la main vers un cordon de sonnette comme pour faire mettre l'importun à la porte.

— Un instant, monsieur Varin ! dit David en élevant le bras ; ne faites pas venir vos gens, car ce que j'ai à vous dire est un secret que seul vous devez connaître. Je n'abuserai pas de votre temps... Écoutez-moi quelques instants avec patience.

Et, repoussant de la main les papiers qui encombraient la table de l'intendant, il s'assit sur le coin de cette table.

— Monsieur, commença Varin dont les yeux s'injectèrent de sang, monsieur, s'avez-vous bien que vos façons d'agir...

— Ah ! si vous m'interrompez, dit David, nous en aurons pour une heure... Je viens tout bonnement vous demander si vous avez réfléchi depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, si vous êtes disposé à reconnaître que mon frère est innocent et si vous lui rendez bientôt la liberté.

— J'avais oublié cette affaire, dit Varin avec une expression méchante ; vous faites bien de me la rappeler... Votre frère passera en jugement demain, et comme les preuves contre lui abondent...

— Ah ! c'est ici que nous cessons de nous entendre, monsieur Varin, fit David avec son calme habituel... J'ai mis dans ma tête, moi, que demain mon frère serait libre... et il le sera.

Et en disant ces mots il frappa la table de son poing puissant.

— Vous osez me menacer, je crois ? dit Varin qui redressa sa petite taille et jeta en même temps un regard peu rassuré sur ce poing aux muscles énormes qui était posé si près de lui.

— Moi, vous menacer, monsieur Varin ! répliqua David avec bonhomie... vous me croyez donc fou ? Que pourrait un pauvre homme comme moi contre un seigneur puissant tel que vous ?

— M. Varin respira et se rengorgea.

— Non, non, continua David, je sais à qui je parle... Il faut m'excuser si mon langage est parfois un peu rude... mais que voulez-vous ! ce n'est pas dans la prairie qu'on apprend les belles manières... Enfin, dit-il en baissant la voix et en se rapprochant de l'intendant, voici ce que je viens vous dire... si vous ne voulez pas me donner la liberté de mon frère, je vous propose de vous l'acheter, monsieur Varin.

— Hein ? que voulez-vous dire ? demanda l'intendant qui, à ces mots, avait dressé l'oreille.

Et il regarda son interlocuteur avec une expression de méfiance et d'ironie.

— Oui, oui, fit David, vous considérez mon pauvre équipage de chasseur et vous vous demandez si je suis fou ou si je me moque de vous. Mais écoutez-moi, monsieur Varin, et vous verrez que les propositions que je viens vous faire sont sérieuses et dignes d'attention... Je suis pauvre, c'est vrai, parce que, voyez-vous, je n'ai besoin de rien ; pourvu que je manque ni de poudre ni de balles, je suis heureux comme un roi... A quoi me serviraient les richesses ? Ma vie est de chasser dans les prairies, de dormir sous la voûte du ciel, de boire l'eau des sources et de manger le gibier que tue ma carabine ; je suis content comme ça je ne veux pas changer. Et pourtant, monsieur Varin, si je voulais, moi qui vous parle, je pourrais être aussi riche que le roi de France !

Varin écarquilla ses petits yeux ; mais David parlait avec une telle assurance qu'il était difficile de douter de ses paroles.

— Écoutez-moi bien, monsieur Varin, reprit David d'un air confidentiel, vous allez voir que je suis un homme sérieux...

« Il y a cent ans environ, une barque montée par un vieillard descendait le Saint-Laurent. Cette barque s'arrêta à un certain endroit de la côte que je connais, et cet homme mit pied à terre. Il regarda autour de lui, vit que personne ne l'épiait ; alors il prit dans le fond de sa barque un sac fort lourd, le chargea sur ses épaules, remonta péniblement le long de la falaise et disparut bientôt derrière un gros rocher... Au bout de quelques minutes, il revint, descendit de nouveau vers la barque, y prit un autre sac et alla encore le cacher derrière le rocher... Ce ménage se répéta une dizaine de fois. Or, ce vieillard, c'était mon grand-père. Il avait eu des aventures étonnantes. Pris par les Indiens Sioux, alors qu'il était encore un enfant, il avait été emmené à l'autre bout de l'Amérique. Il s'était échappé, avait erré dans les bois et enfin, à force de courir et de mener la vie de chasseur et de trappeur, il était arrivé un jour dans une contrée déserte où il y avait de l'or à remuer à la pelle ; les pierres du chemin, le sable des ruisseaux, tout était en or.

— Il avait découvert un « placer ! » s'écria Varin dont les petits yeux étincelèrent de convoitise.

III. — Précisément. Il remarqua l'endroit, s'orienta soigneusement et, marchant jour et nuit, arriva au bord de la mer, à une sorte de petit village où il n'y avait que des sifustiers et des pirates. Il eut vite choisi trois ou quatre compagnons vigoureux et résolu avec lesquels il alla exploiter le « placer »... Avant de mourir, il révéla à mon père l'endroit où le trésor était caché. Mon père, habitué à la vie des prairies, accueillit cette révélation avec un sourire de dédain. Un jour cependant il me conduisit à la cachette du vieux trappeur, me montra les sacs d'or enfouis sous les pierres et me dit :

« — Tiens, gargon, si jamais l'âge affaiblit ton coup d'œil et paralyse tes jambes, tu n'auras qu'à venir ici et tu seras sûr de ne pas mourir dans la misère. »

— Et vous connaissez réellement cet endroit ? demanda Varin qui semblait avoir écouté avec un singulier intérêt cette dernière partie du récit du chasseur.

— Je le connais... Mais moi, je suis comme mon père, voyez-vous, monsieur l'intendant, je me soucie autant de cet or que des pierres du chemin.

« Seulement, reprit-il d'une voix grave, voici ce que je viens vous proposer. Je vous conduirai à la grotte du trappeur, je vous livrerai ces trésors qui me sont inutiles ; en échange, vous me donnerez un papier constatant que mon frère est innocent et, de plus, vous le ferez mettre dès demain en liberté...

— Je te le promets, je te le promets, mon brave chasseur, dit Varin qui avait peine à contenir les transports de sa joie. Voyons, quand irons nous là-bas ?

— Ce soir si vous voulez.

— Pourquoi pas à l'instant même ?

— Permettez, permettez, monsieur l'intendant, dit David. Nous ne serons pas seuls ; il faudra emmener du monde pour remuer les rochers sous lesquels sont cachés les sacs, et vous comprenez que ces gens-là ne doivent pas voir le chemin que nous suivrons, car il est probable que nous ne pourrions pas tout emporter en une seule fois.

— Le trésor est donc bien considérable ? demanda Varin effrottant ses grosses mains l'une contre l'autre.